

Jean RÉMY

GUITE

LA SŒUR D'ÉLISABETH
DE LA TRINITÉ





GUITE

LA SŒUR D'ÉLISABETH DE LA TRINITÉ

Marguerite Catez (1883-1954) est la sœur d'Élisabeth de la Trinité, qui la surnommait Guite. Épouse épanouie, maman comblée de 9 enfants, veuve à 42 ans, Guite mène une existence de chrétienne engagée dans le monde. Son existence montre, d'une façon éclatante, que la foi peut dynamiser toute une vie et apporter la vraie joie, même à travers les épreuves et les difficultés.

Jean Rémy († 2006), prêtre du diocèse de Cambrai, excellent connaisseur de la spiritualité d'Élisabeth de la Trinité, nous propose une biographie de Guite, où la sainteté est vécue dans une vie de laïque.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

restées quinze jours à Gemeaux chez madame de Sourdon qui ne voulait jamais nous laisser partir, et nous nous y sommes bien amusées. Nous faisons d'interminables parties de croquet, de bonnes promenades, puis je faisais souvent de la musique...

En quittant Gemeaux nous sommes allées à Mirecourt. Il y a eu des dîners, de grands goûters en notre honneur et nos quinze jours de séjour se sont vite passés. Enfin, depuis le 2 septembre nous sommes dans le Jura où nous faisons de grandes excursions. J'aime beaucoup ces belles forêts de sapins. Nous sommes allées à la source de l'Ain, à la Cascade des Mailly, à Noseroy, cueillir des framboises [...] nos journées se passent à parcourir le pays et le bon air de la campagne nous fait grand bien.

Au revoir, ma chère Alice, Marguerite se joint à moi pour vous embrasser de tout cœur...

Votre amie qui pense à vous. (L 6)

Les deux sœurs s'entendent parfaitement bien. À 14 ans, Élisabeth envoie ces quatre vers à sa petite sœur :

Gentille et douce cadette,

À ta chère grande sœur

Permets, petite minette,

De t'aimer de tout son cœur ! (P 3)

Au cours de leurs sorties, Élisabeth et Marguerite sont très demandées. Elles exécutent « merveilleusement à quatre mains de la belle et bonne musique ». L'aînée surtout attire les regards. Sa sœur est pourtant dit-on « encore plus jolie qu'elle ». « Plus parfait est son jeu »... « Vraiment, murmure-t-on, les deux sœurs sont charmantes »... Elles sont d'ailleurs toujours très bien habillées, très élégantes. Le 14 avril 1901, Élisabeth signale à Françoise de Sourdon, à propos d'un mariage auquel elle doit assister :

Madame Claus a fait merveille ! La robe bleue de Guite est ravissante et va parfaitement. (L 45)

et quelques jours plus tard, à sa mère et à sa sœur :

Nous avons de suite été acheter la flanelle pour Marie-Louise chez le nouveau chemisier de la rue de la Liberté ; il a un choix ravissant, ce n'est pas la peine d'écrire à Tarbes. Celle que nous avons choisie est écossaise, rose tirant sur le grenat, nous allons la tailler tout à l'heure, j'espère la réussir, j'y mettrai tous mes soins ! (L 46)

Elle explique ensuite à Guite :

Je recommande à Guite la coiffure de maman : ne pas oublier le peigne de strass et faire une coque devant ; tremper la queue dans la poudre avant de faire le chignon. (L 46)

Marguerite a parlé de ma vocation à maman

La rue Prieur-de-la-Côte-d'Or où habitent Madame Catez et ses filles est à quelques dizaines de mètres du carmel... Dès l'âge de 7 ans,

Élisabeth rêve de devenir carmélite, cela se précise de plus en plus mais Madame Catez refuse catégoriquement cette perspective. Elle interdit même à sa fille de rendre visite aux carmélites... Guite est au courant... Elle se sent prise entre le désir de voir sa sœur heureuse en réalisant sa vocation et la peine atroce de la voir partir...

Le *Journal intime* d'Élisabeth comme les lettres qu'elle écrit à ses amies nous décrivent le drame intérieur auquel Guite participe. Le 20 mars 1899 :

Marguerite m'a dit qu'elle avait parlé de cela avec maman, et cette chère petite sœur lui dit de me laisser partir, qu'elle la consolerait, puisque c'est là que je dois être heureuse. Maman lui répondit que j'étais trop jeune encore, qu'à vingt ans elle verrait !... J'ai pleuré en remerciant Marie et j'ai prié cette

bonne Mère de tout mon cœur afin qu'elle récompense la chère petite qui ne pense qu'à moi et sait faire silence à ses larmes. (J 82) Le 26 mars :

Marguerite a encore parlé de ma vocation à maman qui lui a dit qu'elle croyait que je n'y pensais plus, puisque monsieur le Curé ne lui en parlait pas, et que moi aussi je ne disais rien, et que ce n'était pas à elle à m'en parler. – Après le déjeuner, cette pauvre mère m'en parla, et quand elle vit que mes idées étaient toujours les mêmes, elle versa beaucoup de larmes et me dit qu'elle ne m'empêcherait pas de partir à vingt et un ans, que je n'en avais que pour deux ans et qu'en conscience je ne pouvais laisser ma sœur avant... (J 105)

Le même jour, 26 mars 1899, elle écrira une longue poésie de 29 strophes qui se termine ainsi :

*Lorsqu'il me faudra quitter ma mère,
Ma sœur, pour partir au monastère,
Époux Bien-Aimé, divin Sauveur,
Je te conjure, soutiens mon cœur.*

*Soutiens-les aussi dans leur douleur,
Console-les, doux Consolateur,
Quand elles verront leur sœur, leur fille
Disparaître derrière la grille.*

*O Marie, ô Mère de douleurs
Mets alors un baume dans leur cœur ;
Montre-leur combien est grande et belle
La voie où le Bien-Aimé m'appelle. (P 68)*

Guite se souvient :

Comme on lui disait à la veille d'entrer au Carmel, faisant allusion à son talent musical : « quel grand sacrifice vous devez faire de renoncer à votre piano », elle répondit : « Le seul sacrifice, c'est de laisser ma mère et ma sœur. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

J'ai vu maman mardi, elle m'a dit la joie que lui causent vos bonnes lettres. Elle en a bien besoin car le temps passe moins vite pour elle que pour nous, mais dans sa solitude elle jouit de notre bonheur, car tu sais qu'elle n'a jamais vécu que pour nous.

Remercie Georges pour son gentil (et malin) petit mot qui m'a bien touchée ; je pense que mon merci sera mieux reçu en passant par sa chère Marguerite, aussi je te le confie. N'est-ce pas que l'on ne se lasse pas de contempler cette belle mer ? Te rappelles-tu la dernière fois que nous l'avons vue ensemble au Rocher de la Vierge, à Biarritz ? Quelles bonnes heures j'ai passées là, c'était si beau ces lames de fond envahissant les rochers, mon âme vibrait devant ce spectacle si grandiose ! Jouis-en bien avec Georges et pense qu'au Carmel j'ai tous ces vastes horizons. Ne m'oublie pas à Carlipa, à Limoux et dans toute ta tournée d'amis ; je vous suivrai partout. Dans quinze jours nous allons nous revoir, mais, n'est-ce pas, nous ne nous sommes pas quittées ; si tu savais comme je t'enveloppe en ma prière ! Toi aussi, ma petite, prie pour ta Sabeth afin qu'elle devienne bientôt épouse, il lui tarde tant !

Je vous réunis tous deux pour vous envoyer mille choses affectueuses et je remercie Georges de tant gâter ma Guite que j'aimais tant gâter moi-même. (L 144)

C'est à cette époque qu'Élisabeth compose la *Note Intime* 13 et le Père Conrad De Meester pense que cette description de l'épouse du Christ, telle que souhaite le réaliser Élisabeth, a été sans doute rédigée en pensant au mariage de Guite et de Georges...

Il faut lire ce texte à deux points de vue, celui de la vie spirituelle telle qu'Élisabeth veut la réaliser, celui de la vie conjugale toute simple dans laquelle Guite vient de s'engager...

Être épouse du Christ !

Ce n'est pas seulement l'expression du plus doux des rêves : c'est une divine réalité ; l'expression de tout un mystère de similitude et d'union ; c'est le nom qu'au matin de notre consécration l'Église prononce sur nous : Veni sponsa Christi !

...

Il faut vivre sa vie d'épouse ! « Épouse », tout ce que ce nom fait pressentir d'amour donné et reçu ! d'intimité, de fidélité, de dévouement absolu ! ... Être épouse, c'est être livrée comme Lui s'est livré ; c'est être immolée comme Lui, par Lui, pour Lui... C'est le Christ se faisant tout nôtre, et nous devenant « toute sienne » ! ...

Être épouse, c'est avoir tous les droits sur son Cœur... C'est un cœur à cœur pour toute une vie... C'est vivre avec... toujours avec... C'est se reposer de tout en Lui, et Lui permettre de se reposer de tout en notre âme ! ...

C'est ne plus savoir qu'aimer ; aimer en adorant, aimer en réparant, aimer en priant, en demandant, en s'oubliant ; aimer toujours sous toutes les formes !

« Être Épouse » c'est avoir les yeux dans les siens, la pensée hantée par Lui, le cœur tout pris, tout envahi, comme hors de soi et passé en Lui, l'âme pleine de son âme, pleine de sa prière, tout l'être captivé et donné... C'est, en le fixant toujours du regard, surprendre le moindre signe et le moindre désir ; c'est entrer en toutes ses joies, partager toutes ses tristesses. C'est être féconde, corédemptrice, enfanter les âmes à la grâce, multiplier les adoptés du Père, les rachetés du Christ, les cohéritiers de sa gloire.

« Être épouse », épouse du Carmel, c'est avoir le cœur brûlé d'Élie, le cœur transpercé de Thérèse, sa « véritable épouse », parce qu'elle zèle son honneur.

Enfin être prise pour épouse, épouse mystique, c'est avoir

ravi son Cœur au point qu'oubliant toute distance, le Verbe s'épanche dans l'âme comme au sein du Père avec la même extase d'infini amour ! C'est le Père, le Verbe et l'Esprit envahissant l'âme, la déifiant, la consommant en l'Un par l'amour. C'est le mariage, l'état fixe, parce que c'est l'union indissoluble des volontés et des cœurs. Et Dieu dit : Faisons-Lui une compagne semblable à Lui, ils seront deux en un... (NI 13)

Marie-Louise Hallo témoigne :

Un an après l'entrée d'Élisabeth au Carmel, Marguerite s'est fiancée à monsieur Georges Chevignard, banquier à Dijon. Comme elle ne s'éloignait pas de sa mère qu'elle aimait tendrement, je n'ai jamais vu de fiancée si heureuse. C'est vrai que monsieur Chevignard avait toutes les qualités qu'elle pouvait désirer. C'était un homme loyal, bon chrétien, appartenant à une famille patriarcale, très intelligent et sur lequel elle pouvait s'appuyer.

Et Madame Matray :

J'ai été témoin de leur vie familiale exemplaire. Son mari, plein de vie, entreprenant, généreux, doublé et épaulé par une femme douce et réservée, unis par un grand amour, leurs enfants bien vivants, bien remuants et, ce qui était merveilleux, la musique, la salle de musique du dernier étage, quelle harmonie !

Élisabeth apprécie fort son beau-frère. Elle y fait allusion dans de nombreuses lettres, en particulier à l'occasion de la mort de son père, Monsieur Alfred Chevignard, (Il avait douze enfants. Quatre furent religieuses, un devint prêtre, cinq se marièrent et, parmi leurs enfants, il y eut trois prêtres et cinq religieuses).

Ma chère Guite,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

habitait Jésus-Christ, sinon dans la douleur ? » Ô petite enfant, il me semble que j'ai trouvé mon habitation : c'est cette douleur immense qui fut celle du Maître ; en un mot, c'est Lui-même, l'Homme de douleurs. Je lui demande de te donner cet amour de la Croix qui fait les saints. Écris-moi de l'intime, petite sœur, j'aime tant l'histoire de ton âme.

Le 2 octobre, c'est la fête des saints Anges, et je vais faire pour ce jour une belle neuvaine aux Anges de tes petits anges, pour qu'ils attirent sur eux la grande lumière qui émane de la Face du Père et pour que tes filles marchent toujours dans la grande clarté de Dieu, et soient des contemplatives comme leur petite maman.

Je vous embrasse bien fort.

Ta petite maman Sabeth. (L 311)

En janvier 1907, Guite recevra des mains de Mère Germaine un petit carnet contenant le petit traité spirituel que le Père De Meester a appelé *Le Ciel dans la foi*. Celui-ci cite dans l'introduction aux *Œuvres complètes* cette lettre de Mère Germaine :

Je fais faire halte chez vous à un petit Cahier de retraite qu'elle prépara dans les derniers jours de son exil à sa chère Marguerite me priant de le lui remettre comme dernier souvenir. Elle visait ainsi l'âme de sa sœur et de ses nièces...

C'est ce résumé de la foi d'Élisabeth que Guite a dû méditer durant toute sa vie, que nous utiliserons beaucoup pour tracer, dans le dernier chapitre de ce livre, le portrait spirituel de Madame Chevignard.

Guite, maman comblée (1906-1925)

Toi qui es mère, tu sais quelles profondeurs d'amour le bon Dieu a mises en ton cœur pour tes enfants. (L 239)

Être épouse, un cœur à cœur pour toute une vie

Tous les témoignages se recourent. Georges Chevignard était un homme exceptionnel... Guite a trouvé en lui celui sur qui elle peut s'appuyer et avec qui elle va faire un « ménage parfait ».

Un neveu, le Père Chevignard o.p. raconte :

Il est sûr qu'ils étaient très contrastés. Georges, très vif, très spirituel, autoritaire, avait un tempérament de chef mais, au dire de ceux qui l'ont connu, un cœur d'or et une totale franchise. Guite : c'était l'effacement même. Les rapprochèrent la musique et l'amour de la famille. L'heure de musique quotidienne qu'ils se donnèrent l'un à l'autre, c'était extraordinaire... et encore :

C'était un ménage qui marchait parfaitement.

Je n'ai jamais entendu Papa et Maman se disputer. Maman était très douce et ne contredisait jamais son mari devant ses enfants. Elle l'admirait beaucoup et savait le mettre en valeur quand il le fallait.

Chantal

Les deux lettres suivantes écrites pendant la guerre sont très révélatrices de la personnalité de Monsieur Chevignard, de sa foi, de son amour pour Guite et pour ses enfants :

Livry Gargan le 1er juin 1916

Le bon Dieu nous a donné treize ans et demi de bonheur parfait ; Il nous envoie aujourd'hui une épreuve ; pourquoi, sinon pour que nous nous rapprochions davantage de Lui. Pourquoi ces années dernières m'a t-Il envoyé l'épreuve dans le domaine professionnel, sinon toujours dans ce but. Trop heureux, on aurait tendance à s'écarter de Lui. Éprouvés, c'est vers Lui que nous devons nous tourner plus que jamais. C'est ce que tu as déjà fait ; c'est ce que je ferai de mon côté.

Que la question d'organisation intérieure de la maison ne te préoccupe pas outre mesure. Je pense bien être là dans trois jours, et pouvoir causer de toutes ces questions avec toi. Je pense, d'après ce qui m'a été dit ici, qu'après un repos de quelques jours, tu pourras reprendre tes occupations de façon à peu près normale. Seulement, il est à craindre que de temps à autre tu te trouves arrêtée comme tu viens de l'être ; et il faudra bien adopter une organisation de maison un peu différente de celle qui nous avait suffi jusqu'ici. Pour le moment, tu peux largement te servir de Mme Mirambeau. Je verrai ce qu'il y aura lieu de faire pour elle. Tu peux de plus, pour les courses et les gros ouvrages, prendre une femme de ménage tous les jours. Tu comprends qu'il ne s'agit pas pour toi de plaisanter avec ta santé. Tu te dois à tes enfants, et par conséquent, dans l'avenir, lorsque tu seras fatiguée, il te faudra te reposer sérieusement, et ne pas te dire : je m'arrêterai lorsque j'aurai le temps.

Je n'ai aucune objection à faire au choix du Dr Morlot pour te soigner. C'est lui qui a soigné ta mère, et il a fait ce qu'il a pu pour elle. Je vais lui écrire ce soir pour prendre rendez-vous avec lui pendant mon séjour à Dijon car il est bon que j'aie de lui-même quelques détails sur la nature de ta maladie, et que je puisse me rendre compte si, lorsque tu seras remise sur pied, tu n'en fais pas un peu trop.

Je vais aussi écrire à Sabeth, ta grande fille, pour que de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

financières de la famille.

Dès la mort de papa, Odette et Marie ont commencé à donner des leçons de piano et de violon. Sabeth avait 21 ans, Odette 20 ans, Marie 17 et moi 14. Les amies de maman ont été très gentilles. Elles ont voulu nous aider et ont envoyé leurs enfants prendre des leçons de musique à la maison et cela a fait boule de neige... Cela a été dur à tous points de vue, ça a tout changé.

Chantal

Comme toutes celles qui perdent leur mari, Guite souhaite avoir un portrait de Georges. Une de ses nièces lui propose d'en faire un à l'huile à partir d'une photo. Guite lui écrit le 19 janvier 1926 :

J'ai à répondre à tant de lettres et si peu de courage que je ne suis pas encore venue te remercier de ta bonne pensée au sujet du portrait. Tu penses comme je serais heureuse si tu pouvais me faire quelque chose. Pour le moment le meilleur cliché est à Paris. Dès qu'il sera revenu, nous nous occuperons de l'agrandissement qui pourra te servir et, avec tes souvenirs personnels, j'espère que tu pourras arriver...

Guite

Combien de fois Guite s'est-elle rappelé le conseil de sa sœur :

12 septembre 1901

(...) Oh, ma chérie, quand tu as du chagrin, dis-Lui, à Celui qui sait tout, qui comprend tout, et qui est l'Hôte de ton âme ; pense qu'Il est au-dedans de toi comme dans une petite hostie. (L 93)

Après la mort subite de son mari, je me rappelle qu'à notre première rencontre, elle a eu compassion de ma timidité de jeune fille, de ma gêne à m'exprimer et venant à mon secours :

« Que pourrait-on dire, n'est-ce pas, c'est difficile de parler... »

Madame d'Orival

Maman allait faire ses courses à l'autre bout de Dijon parce que le sucre y était 3 centimes moins cher. On allait Au Trousseau du Prêtre pour acheter les habits bon marché. Les difficultés matérielles ont été vraiment insurmontables...

C'était au centime près ! Quel drame à chaque fois qu'arrivait la note de charbon, d'électricité ou de gaz ! Nous avons toujours acheté du pain de la veille, du pain fantaisie mais du pain de la veille et on le payait au prix du gros pain.

Tous les souvenirs de la guerre sont, pour moi : « privation, privation... ». Maman a dû se sacrifier, ce n'est pas elle qui aurait pioché dans les cartes d'alimentation des autres. Elle se débrouillait avec le Carmel parce que les sœurs n'y mangeaient pas de viande. Ce n'était pas tellement pour nous, c'était pour les étudiants qu'on avait en pension à l'époque. Elle a dû se faire bien du souci ! Elle n'était pas armée pour profiter du marché noir ou faire la queue, dès 3 heures du matin, à l'ouverture d'un magasin...

Grâce à sa médaille de la famille française, (neuf enfants) elle avait priorité dans les files d'attente et passait donc avant tout le monde, quelquefois en se faisant injurier !

François

Élisabeth l'avait prévenue :

... c'est la loi ici-bas : le sacrifice à côté de la joie. Le bon Dieu veut nous rappeler que nous ne sommes pas arrivées au terme du bonheur ; mais nous y sommes orientées et Lui-même veut nous conduire en ses bras. Là-haut, ma petite sœur, Il comblera tous les vides... (L 210)

Après la mort de papa, toutes ses amies – elles étaient

nombreuses – l’ont beaucoup entourée. Celles à qui écrivait déjà Élisabeth : Anne Marie Davout, les Hallo qui avaient quitté Dijon pour Paris, les de Sourdon et aussi ses amies du Midi dont elle parlait souvent, ses amis du Tiers Ordre franciscain où elle était entrée après la mort de papa. Mais chaque fois que nous rentrions de classe, maman était toujours là pour nous accueillir.

Chantal

Sa famille, ses amis étaient influencés par cette sainteté discrète.

Ce qui fut admirable chez elle ce fut l’acceptation de la volonté de Dieu ; dans ses joies, dans ses peines et ses douleurs, elle ne voyait que l’amour de Dieu. »

Madame Matray

Jacques raconte ce trait :

En 1952-1953, alors que j’étais plus aisé matériellement et connaissant les revenus modestes de ma mère, je lui allouais mensuellement une petite somme (50 F). À son décès, on a retrouvé une enveloppe à mon nom. Tout ce que je lui avais remis y était. Elle semblait pourtant l’avoir accepté volontiers, mais elle préférait vivre dans la plus grande simplicité, je dirai même la pauvreté, et y demeurer car elle se nourrissait fort peu et se chauffait encore moins... À une visite, rue Chaudronnerie, j’avais relevé la température : 12°, pire qu’au Carmel.

Dans ses épreuves, Guite va être aidée surtout par sa seconde fille, Odette. Sabeth, l’aînée de la famille, qui pense déjà à entrer au Carmel, raconte :

Odette, c’est vraiment elle qui a sauvé la famille à tous points de vue. Elle avait une personnalité extraordinaire... Elle était très douce, très ferme et très calme avec les enfants, c’est ce qui m’a aidée à partir. Je pensais que ma place était de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

services possibles. Il m'a fait une très forte impression lorsque j'ai été recueillir son témoignage en septembre 1985, quelques semaines avant sa brutale disparition...

En 1942, en pleine guerre, Geneviève entre chez les Dominicaines, elle raconte :

Ce n'est pas moi qui ai annoncé la nouvelle mais la prieure générale... Quand je suis rentrée à la maison, maman m'a dit : « J'ai vu Mère Louise ce matin, Elle m'a dit que tu pensais entrer chez elle. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? » Je ne savais que répondre. Elle a seulement précisé : « J'avais tellement peur que tu entres dans une congrégation missionnaire... » À ce moment-là, je parlais beaucoup des missions... Cela lui a été dur, très dur... Au moment de mon départ, Sabeth avait quitté son couvent parce qu'elle était très malade. Je me suis dit : « si Sabeth meurt, je ne pourrais pas partir d'autant plus que Jacques était prisonnier, Pierre malade au sana, etc. Si je ne pars pas maintenant, je ne partirai jamais. »

Deux jours après le retour d'Élisabeth dans son carmel, maman m'a conduite elle-même à Orléans, le 25 octobre 1942.

Avant mon départ, Sabeth a vu maman pleurer. Celle-ci lui a dit : « J'espérais que le bon Dieu me laisserait ma dernière fille. »

Je n'ai su cela que longtemps après. Maman ne me l'avait pas fait sentir et a eu un très grand courage, au moment de mon départ.

Geneviève

Une de ses nièces, Marie du divin Cœur, clarisse à Paray-le-Monial, raconte :

Quand ma tante apprit ma vocation, elle m'embrassa avec tendresse et émotion parce que mon départ lui rappelait celui de sa sœur et la souffrance de sa mère.

Marie du divin Cœur

C'est enfin le mariage de Jacques, puis de François.

Jacques a épousé une américaine, une femme remarquable ! Il l'avait connue à la maison avant la guerre. Elle l'a attendu toute sa captivité, lui a écrit pendant sept ans et elle est revenue d'Amérique pour l'épouser. Grande preuve d'amour !

Sabeth

Je lui ai écrit que j'allais me fiancer. Elle connaissait Thérèse et savait qu'elle était d'une bonne famille chrétienne. Elle n'a pas demandé si elle était intelligente, si elle avait des diplômes ou de la fortune. Ce n'est pas ça qui l'intéressait. Sur l'image mortuaire de papa, il était écrit : « Que toujours aiment Dieu et le servent ceux qui porteront mon nom. » C'est papa qui avait dit cela... Maman m'a dit : « Je sais que sa famille est de bonne lignée, pratiquante... C'est l'essentiel ! »

François

« Quelle mère gâtée ! Je crois que le reste de ma vie pourra se passer à remercier le Seigneur »

Madame Chevignard va terminer sa vie, heureuse au milieu de ses enfants...

J'ai de bons enfants et ils sont tous disposés à me recevoir ; je vais être trop tranquille pour finir mes jours. Quand je vois qu'en ce moment tout va bien pour vous tous, je me demande si c'est bien moi qui reçois tant de joies, et je les accepte comme les peines puisque tout nous vient de Dieu.

Elle essaie, à sa façon, de leur rendre tout ce qu'ils lui ont apporté.

Cette si belle compréhension de son rôle maternel lui fera apprécier l'honneur que le bon Dieu lui fait en prenant si largement dans ses enfants. Elle continuera d'exercer son rôle

en collaborant à leur apostolat et en utilisant à cet effet son inaction qui lui pesait tant.

Chantal

Ces lettres en témoignent :

Le Seigneur a bien pris sa part dans mes enfants et j'apprécie ce choix ; c'est mon réconfort, quand je vois que je ne fais aucun apostolat utile, de m'appuyer sur celui de mes enfants et de les aider par la prière... (en 1946)

J'offre ma fatigue pour que tu aies la force de monter les étages et remplir ton apostolat. Nous nous retrouvons en aimant le bon Dieu et en accomplissant sa volonté.

C'est une douceur de penser à ceux de mes enfants qui se sont complètement donnés à Dieu et qui travaillent pour le glorifier. (en 1947)

Je ne suis plus bonne à rien, alors j'ai pris le système d'offrir chacune de mes journées d'inaction pour l'apostolat de mes enfants et leur activité. C'est le mardi qui t'est réservé ; pendant que tu travailles, je suis dans mon fauteuil mais je prie pour toi et tâche de t'aider. (en 1948)

Ta longue lettre m'a donné une grande joie en me dédommageant de mon parler manqué. J'ai bien cru que nous ne nous reverrions pas mais j'étais dans une telle paix, toute livrée à la volonté de Dieu et je n'avais aucune plainte ; c'était bien mon Carmel et ma carmélite qui m'obtenaient cette grâce. Je savais que ce qui arriverait serait le meilleur et, puisque le bon Dieu m'a laissée, c'est pour travailler pour Lui. Mais comme tu me le dis, je n'ai plus qu'à aimer puisque je suis réduite à être tranquillement dans mon fauteuil et à me laisser gâter ; c'est mon devoir actuel, paraît-il. Alors, j'offre mon inaction pour l'apostolat de mon prêtre et de mes religieuses.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Elle n'était pas démonstrative du tout. Elle était d'une discrétion totale, mais toujours présente et toujours disponible. Elle rayonnait mais on ne sentait pas son rayonnement.

Armand

Elle parlait peu, elle était très réservée, assez grave, mais, à nous enfants, elle souriait si gentiment ! Dans ma jeunesse, ce qui me frappait c'était sa dignité qui en imposait à tel point qu'on n'osait pas l'interroger.

Madame H. Bouzerand, sa nièce

Sa personnalité nous apparaissait faite de discrétion et de bonté. Discrète, certains disaient trop discrète, trop réservée, presque froide. Je crois qu'elle était d'une grande modestie. Je suis sûr que cette grande réserve avait sa source dans une vie de prière très profonde.

Père Chevignard o. p.

J'ai gardé le souvenir d'une personne très douce, effacée, rayonnante de simplicité, mais je ne l'ai jamais vue en particulier. Par contre je l'ai entendu parler avec beaucoup d'amour de sa sœur au Père Philipon.

Sœur Marie du Saint-Sacrement, carmélite à Dijon

Elle en vivait et c'est pour cela qu'elle n'en parlait pas

C'est sans doute la réponse la plus profonde à la question posée... La vie et le message d'Élisabeth de la Trinité touchaient trop à sa vie profonde...

J'ai rencontré, au carmel de Flavignerot, une petite Sœur Missionnaire, en congé pour quelques mois, avant de rejoindre sa mission au Niger. Nous avons longuement causé de Guite et d'Élisabeth et, du fond du Sahel, la petite Sœur Bernadette, enfouie au milieu des pauvres, m'écrit :

Pourquoi Guite n'a pas retransmis le message d'Élisabeth à

ses enfants ? On peut faire beaucoup d'hypothèses à ce sujet.

En vous écoutant, simplement cette pensée m'est venue : Guite a dû se sentir trop petite pour transmettre un message aussi important. Elle n'a pas été propriétaire des merveilles que le Seigneur prodiguait à sa grande sœur. Elle s'est tue. « Elle gardait toutes ces choses dans son cœur » comme la Vierge Marie. Avec l'intuition peut-être que ce message ferait son chemin dans le monde par la voix et la voie de l'Église.

Je comprends Guite. Quand le Message vient de Dieu, on ne sait plus parler parfois et le silence est le meilleur. Dieu donne les moyens de le dire par d'autres. Ce que je vous dis là est sans valeur. Je l'ai fait car chaque fois que je pense à Élisabeth, dans mon cœur, je sentais une invitation à vous le dire.

Sœur Bernadette

On peut regretter cette sorte de mutisme dans lequel Guite semble s'enfermer... Ce n'est certainement pas de cette façon-là que nous envisageons aujourd'hui les relations des parents avec leurs enfants... L'heure est au dialogue et il faut s'en réjouir...

On peut aussi essayer de dépasser cette impression défavorable et aller au-delà des apparences... Un texte d'Élisabeth nous aide à comprendre en profondeur le silence de Guite... Ce qu'il exprime est mystérieux, mais éclaire singulièrement l'attitude de Madame Chevignard :

Celui qui cherche et goûte Dieu en tout, nul ne peut empêcher celui-là d'être solitaire parmi toute multitude ; il est invincible aux choses qui changent, le regard simple et inaltérable aux images changeantes ; car il passe au-dessus d'elles, visant à Dieu.

(L 288)

Chrétienne accomplie !

*Tu seras « Louange de sa Gloire »,
ce que j'avais rêvé d'être sur la terre.
C'est toi qui me remplaceras !
Moi, je serai Laudem Glorïae devant le trône de l'Agneau.
Et toi Laudem Glorïae au centre de ton âme. (L 269)*

Quel que soit notre genre de vie ou l'habit qui nous couvre

Trente-quatre ans de ministère paroissial m'ont mis très souvent en contact avec des chrétiens et des chrétiennes de la trempe de Madame Chevignard... Des hommes et des femmes de toutes conditions sociales, de toutes formations intellectuelles, de tous engagements possibles mais qui avaient en commun cette foi profonde et simple qui leur faisait « vivre » l'Évangile aujourd'hui dans les conditions très réelles de leur existence quotidienne. En écrivant cela, des noms et des visages me reviennent en mémoire...

Depuis trois ans, les conférences, les réollections, les retraites me mettent en relation avec des religieuses et des prêtres et c'est la même découverte. Quelle générosité, quelle « sainteté » chez certains d'entre eux ! Quel désir de correspondre à ce que Dieu leur demande... Que dire en particulier du rayonnement extraordinaire de ces sœurs âgées, contemplatives ou actives, qui ont passé toute leur existence à se « laisser faire » par Celui qui les aime et à qui elles ont donné toute leur vie. Élisabeth avait bien raison de nous le rappeler :

« Soyez saints, parce que je suis saint. » C'est le Seigneur qui parle ainsi. Quel que soit notre genre de vie ou l'habit qui nous couvre, chacun de nous doit être le saint de Dieu. (CF 24)

Il faut le redire : ce qui fonde notre vocation à la sainteté,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

m'immoler, me détruire, m'abaisser, car je veux faire la place à mon Maître. Ce n'est plus moi qui vis, c'est Lui qui vit en moi : je ne veux « plus vivre de ma propre vie, mais être transformée en Jésus-Christ afin que ma vie soit plus divine qu'humaine » et que le Père en se penchant sur moi puisse reconnaître l'image du Fils bien-aimé en qui Il a mis toutes ses complaisances. (CF 12)

Bien sûr que tout cela nous dépasse... nous n'en sommes pas encore là... Et c'est pourtant à cela que nous sommes appelés... Saint Jean et saint Paul nous le rappellent de toutes les manières...

Élisabeth le traduit dans la poésie du 25 juillet 1905 :

Tu fus prédestinée à cette ressemblance

Par un mystérieux décret du Créateur.

Vraiment, tu n'es plus toi, mais tu deviens

Lui-même, À tout instant a lieu la transformation. (P 93)

« Il faut qu'Il croisse et que je diminue » s'exclamait Jean-Baptiste. Guite n'a pas essayé de comprendre, elle a essayé de réaliser ou, plus exactement, elle s'est laissée faire avec tout le courage et la foi que cela suppose...

Ceux qui l'ont approchée ne s'y sont pas trompés :

Ma mère me disait un jour : Quand nous étions jeunes femmes, on disait de moi à ma confusion : « la belle madame Chevignard » mais on disait de Tante Marguerite : « la sainte madame Chevignard ».

Sœur Marie du divin Cœur, clarisse à Paray-le-Monial

Lorsque le bruit a couru à Dijon d'une béatification de Sœur Élisabeth, la famille et beaucoup d'amis ont aussi pensé : Sœur Élisabeth sûrement, mais sa sœur Marguerite encore plus.

Madame Matray

Rends grâce au Seigneur pour ce vouloir suprême

Une âme de foi rend grâces de tout. Ce sens de la gratitude apparaît développé à un très haut degré en Madame Chevignard. Tout lui sera matière à remercier le Seigneur.

Dans ses lettres, cette action de grâces revient souvent.

Quelle mère gâtée ! Je crois que tout le reste de ma vie pourra se passer à remercier le Seigneur...

Quand je vois qu'en ce moment tout va bien pour vous tous, je me demande si c'est bien moi qui reçois tant de joies et je les accepte comme les peines puisque tout nous vient de Dieu...

En repassant mes 63 années, je vois bien des souffrances mais surtout beaucoup de grâces et d'amour de la part du bon Dieu, aussi c'est la reconnaissance qui s'échappe de mon cœur...

Encore une année de finie, que de grâces reçues dont on ne pense pas assez à remercier et comme on sent qu'il faut que la nouvelle année soit complètement donnée au bon Dieu...

Je te donne au bon Dieu de tout cœur le remerciant d'avoir choisi une bonne partie de tous mes enfants et lui demandant de vous revoir tous un jour au ciel...

Le bon Dieu en a décidé autrement et comme je n'ai rien demandé, je pense que c'est mieux ainsi mais il faut chercher à glorifier Dieu pendant ce supplément de vie ! ...

Sa fille Geneviève résume bien ce qu'a vécu sa maman :

Tout ce qui arrive est voulu par Dieu, il faut dire merci. Il n'y a pas à se révolter, à se demander ceci, cela, c'est comme ça... Elle sentait le sacrifice, mais elle rendait grâces quand même...

Et c'est, sans doute, cette attitude d'acceptation profonde de la volonté de Dieu et d'action de grâces continuelle qui explique sa joie... ou plus exactement cette paix qui rayonnait d'elle sans qu'elle s'en rende compte.

Elle était très gaie, mais pas d'une gaieté qui s'exprime. Elle aimait nous voir rire, elle aimait que les autres soient joyeux.

Elle n'a jamais voulu que le bonheur de ses enfants et le bonheur des autres...

Armand

Élisabeth l'avait demandé pour elle :

Que le bon Dieu apprenne à ma petite Guite le secret du bonheur : il consiste dans l'union, dans l'amour ! ... N'être plus qu'« Un » avec Lui, c'est avoir son Ciel dans la foi en attendant la vision du face à face ! ... (L 104)

Dans la lettre 269, écrite vers la fin d'avril 1906 et que Guite considérait comme le testament spirituel de sa sœur, Élisabeth avait promis :

Alors tu seras « la louange de sa gloire », ce que j'avais rêvé d'être sur la terre. C'est toi qui me remplaceras ; moi je serai Laudem gloriae devant le trône de l'Agneau, et toi Laudem gloriae au centre de ton âme. (L 269)

« Louange de sa gloire », Guite a voulu l'être toute sa vie, pas seulement parce qu'elle a su dans la joie « rendre grâces de tout », mais surtout parce que tous les événements heureux ou tragiques de son existence ont été vécus par elle « pour la gloire de Dieu... » *Le Ciel dans la foi* se termine par deux pages magnifiques qui expliquent à Guite et à chacun de nous ce qu'est « une louange de gloire ».

Lisons-les en pensant à ce qu'a été la vie de « Guite, la sœur d'Élisabeth de la Trinité » mais aussi à ce que pourrait être la vie de chacun d'entre nous si, comme Élisabeth et Guite, nous nous mettions, une bonne fois, à vivre à fond notre vie de chrétiens baptisés au Nom du Père, du Fils et de l'Esprit :

« Nous avons été prédestinés par un décret de Celui qui opère toutes choses selon le conseil de sa volonté, afin que nous soyons la louange de sa gloire. » C'est saint Paul qui parle ainsi, saint Paul instruit par Dieu lui-même. Comment réaliser

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mort d'Odette	<i>17 octobre 1979</i>
Mort de Pierre	<i>1^{er} juillet 1983</i>
Mort d'Armand	<i>7 décembre 1985</i>
Mort de Marie	<i>10 mai 1987</i>
Mort de Chantal	<i>10 avril 1990</i>
Mort d'Élisabeth	<i>17 octobre 1991</i>

Parutions

sur Élisabeth de la Trinité

aux Éditions du Carmel

– *Le Ciel sur la terre. Élisabeth et la spiritualité sacerdotale*, MICHEL Christian-Marie, Coll. Recherches Carmélitaines

– *Élisabeth, une âme de prière*, Collectif, coll. Vives Flammes

– *Louange de gloire*, FÉVOTTE Patrick-Marie, coll. Carmel vivant

– *La logique de la foi*, SICARI Antonio-Maria, coll. Carmel vivant

– *Je vais à la Vie*, FÉVOTTE Patrick-Marie, coll. ExistenCiel

– *Guérie ! Le miracle de la canonisation*, STEVENS Marie-Paul, coll. Témoins de vie

– *Prends-la chez toi, Chemin de vie avec*

Élisabeth de la Trinité, FÉVOTTE Patrick-Marie, coll. ExistenCiel

– *Tu es maison de Dieu*, PERRIER Luc-Marie, coll. Carmel Vivant

Table des matières

Préface

Avant-propos

Guite, petite sœur affectueuse (1883-1901)

Guite, épouse épanouie (1902-1906)

Guite, maman comblée (1906-1925)

Guite, veuve courageuse (1925-1955)

Dans le rayonnement d'Élisabeth

Chrétienne accomplie !

Quelques repères biographiques

Parutions sur Élisabeth de la Trinité

Table des matières

Dans la même collection

- *Trouver son trésor intérieur. La voie de la prière de silence*, Ben O'Rourke, 2017
- *Je ne me suis pas dérobée. Journal*, Sr Kinga, 2017
- *Explorer son château intérieur avec Thérèse*, Wilfrid Stinissen, 2017
- *Lire et relire Jean de la Croix. Ces blessures qui font vivre*, Jean-Claude Sagne, 2017
- *La marche à la mort*, Sr Marie-Madeleine, 2018
- *Thérèse d'Avila maîtresse de vie spirituelle*, Joseph Baudry, 2018
- *Laisser voir Dieu, Dans le sillage de Berthe Grialou, sœur du Bienheureux Marie-Eugène de l'E-J*, Claude Escallier
- *Thérèse d'Avila, qui es-tu ?*, Jean Abiven, 2019
- *Prier l'Esprit Saint et la Vierge Marie avec Mariam de Jésus Crucifié*, Marie-Edmée Schall, 2020
- *Mariam de Bethléem – Tout pour l'Amour !*, Collectif, 2020
- *Paroles de Jérémie*, Patrick-Marie Févotte, 2020